parce qu'il n'y a qu'un seul *moi*. D'où il s'ensuit qu'un même homme peut être en plusieurs lieux à la fois sans contradiction, parce que c'est une seule âme qui informe des corps séparés les uns des autres.

» 6° Toutes ces particules infiniment petites qui se trouvent dans une Hostie et que la Puissance divine y organise en un instant en sorte qu'elles sont de vrais corps humains ne paroissent cependant que ce qu'elles paroissoient avant leur Transubstantiation parce qu'elles gardent entre elles le même ordre qu'elles avoient lorsqu'elles n'étoient que du pain. Elles continuent d'affecter nos sens de la même manière.

» 7° Qu'on rompe cette Hostie, ces petits corps humains ne souffrent pourtant aucune lacération; leur petitesse les met à l'abri de cette sorte d'injure : il n'y a nul instrument qui puisse les frapper, les percer, les déchirer. »

CHAPITRE XXXIII

L'art d'enseigner. — Manque de savoir-vivre de l'écolier. — Danger des longs sermons. — Ruse d'auteur.

(L'abbé De la Chappelle, 1763).

L'art de communiquer ses idées, enrichi de notes historiques et et philosophiques, par M. de la Chappelle, Censeur Royal. (1763, in-12).

Dans ce livre intéressant l'auteur revient longuement sur son autre ouvrage, que nous avons déjà analysé. Il donne ici un véritable plan d'études :

On devrait enseigner la grammaire française avant la grammaire latine, or « on fait le contraire dans les Collèges, où il est même fort rare que l'on enseigne le françois ». — Il est préférable de faire des versions latines avant des thèmes latins, or « on pratique le contraire dans les Collèges ». — Les thèmes et versions de langues devraient être pris dans un cours d'histoire professé immédiatement avant la classe de langues. — Le vrai moyen d'apprendre les langues serait d'envoyer nos jeunes élèves, vers l'âge de huit ou neuf ans, à Vienne, à Londres, à Florence, à Rome : on établirait avec les pays voisins des échanges d'enfants. — Il est regrettable que beaucoup de professeurs distingués de Paris perdent l'usage de parler en latin : faut-il donc

abandonner le projet d'une langue universelle ? et par cet usage funeste on amène aux cours beaucoup de jeunes gens médiocres, au lieu de quelques *ingenui viri* soit français, soit étrangers, que l'on groupait auparavant.

L'abbé de la Chappelle constate que « dans les Collèges on travaille fort long-temps et presque toujours sur ce que l'on n'entend pas » et il le prouve :

« Il est certain que les mots ont été inventés pour rappeller ou représenter les idées ou les impressions que font sur nous les objets sensibles. Si on ne les a pas vus, touchés, sentis, goûtés, entendus, ou connus de quelqu'une de ces manières, ou enfin qu'on ne les puisse pas comparer à rien de ce que l'on connoît, on conçoit, et l'expérience le prouve, que le discours n'est alors que du bruit ou des sons vuides de sens. Les jeunes gens s'accoutument facilement par là à regarder des mots peu communs comme des idées rares, et des phrases bien résonnantes comme des pensées fort sublimes ; et voilà précisément d'où viennent les déclamations si fréquentes de l'art oratoire. »

« Ceux qui ont un peu vécu dans le monde n'ont-ils pas été frappés de la différence d'une jeune fille, élevée sous les yeux d'une mère raisonnable, à un jeune homme qui fait ou qui a presque fait ce que l'on appelle ses études ? La première a communément un maintien aisé, se sert de mots et non de phrases, narre avec clarté, s'explique sans embarras, oublie les liaisons des mots et en met dans les faits : elle connoît tout ce qui est d'usage, et elle est modeste. »

« Un écolier ordinaire, accoutumé à se permettre tout avec ses camarades, ne sait plus ce qu'il faut se permettre devant le monde. Il est gauche, décontenancé, articule mal, cherche ses mots, conte sans ordre, il est plein de *car* et de *mais*, veut tout lier, ne lie rien, fait des phrases et se croit un habile homme. Qui ne seroit pas instruit de nos intentions s'imagineroit que le frère a fait ses études, pour être à sa sœur un objet de ridicule. »

« On ne trouve ce jeune homme si gâté que parce qu'il a toujours vû, dans ses classes, applaudir à des phrases nombreuses et bien cadencées : on l'a toujours fait parler comme on ne parle point, il a pris du françois extraordinaire pour du beau françois. »

« On lui a mis cependant entre les mains des Auteurs pleins d'esprit et d'idées très fines : il ne les entendoit pas, et n'étoit point à portée de les entendre. Il n'avoit ni assez vécu, ni assez éprouvé, ni assez réfléchi. Comment juger de la finesse d'une pensée, si on ne connoît ni les mœurs ni le cœur humain ? Comment apprécier la justesse d'une comparaison, quand on ne sait ni les choses comparées ni leurs rapports ? »

Dans un autre ordre d'idées, De la Chappelle exprime le désir que les sermons durent au plus une demi-heure :

« Ce n'est pas seulement à l'Ame que l'on a à faire ici, mais à l'Ame unie au Corps. Si l'Esprit ne se lasse jamais de s'instruire dans le silence et la tranquillité, le Corps s'appesantit et souffre dans l'inaction. Que l'on y prenne garde : la plaisanterie, qui met *force pavots* dans la plupart des Sermons, est assez souvent très-déplacée. C'est le grand calme trop continué des objets, c'est la monotonie de la voix qu'on entend, c'est l'attention qui suspend la fonction des sens, c'est la longueur du recueillement, c'est le tems même choisi pour prononcer un Sermon, qui causent assez communément

ces Accidens soporeux, si contraires à l'édification publique. »

« Un Prédicateur prudent n'assemblera ses Auditeurs qu'à des heures fort éloignées des Repas ; autrement les personnes mêmes les plus pieuses succomberont, ou seront exposées à succomber sous le travail et les effets de la digestion ; et ce ne sera ni indifférence ni vice de volonté qui méprise, mais un pur effet physique, un vrai besoin du Corps qui entraîne. »

« Que l'Orateur sacré joigne à la prudence dont je viens de parler l'attention de faire un Sermon court et bien plein sur les devoirs de chaque Etat et sur les vices qui lui sont particuliers, il évitera infailliblement de mettre le Corps de ses Auditeurs en contradiction avec leur Esprit. J'ai remarqué qu'après une demi-heure d'attention l'assoupissement ou l'ennui gagnoit beaucoup de gens. La vraie mesure d'un Sermon ne doit donc guère passer cette étendue. »

Au sujet des Mathématiques, l'auteur dit ceci : « autrefois que l'on avoit vû et que l'on avoit réellement affecté de laisser des mystères sur tout, on s'étoit persuadé qu'il falloit pour ces Sciences des esprits d'une trempe singulière. Depuis que la clarté est une qualité essentielle, même dans les meilleurs Ouvrages,... cette opinion, vraie il y a cent ans, n'est plus aujourd'hui qu'un faux préjugé. »

Il raconte enfin qu'en publiant la troisième édition de ses *Institutions de géométrie*, il eut l'idée de se décerner à lui-même des éloges dans sa préface, espérant ainsi amener une pluie de critiques amères mais utiles. Cette ruse ne réussit guère « les écrits périodiques

me reprochèrent peu de chose, sans me montrer à faire mieux ; dans les propos particuliers je fus moins ménagé et encore moins instruit ». Il prie cette fois les mécontents de publier leurs observations dans le *Mercure*.

CHAPITRE XXXIV

Essai de quadrature du cercle tenté sous l'invocation du Saint-Esprit.

(De Vausenville, de Vire, 1771).

Essai physico-géométrique. Exposé à la Censure du Public, et nominativement à celle des Physiciens-Géomètres, Professants dans les Universités, Collèges et Académies, lesquels sont priés et invités de le réfuter, et d'en rendre la réponse par les Journaux Littéraires. — Avec une lettre d'Invitation particulière à M. d'Alembert, pour le réfuter aussi, s'il y a lieu. — Dédié à Sa Sainteté et aux Monarques. — Par M. Le Rohberg-Herr de Vausenville, Astronome, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Historiographe de la ville Vire, etc. — « Virtus omni obice major (1). » — (Paris, 1778, in-8°).

Le sieur de Vausenville, connu par quelques calculs d'éclipses, par l'invention d'un réverbère et par celle de machines à rayer le papier (2), était arrivé par des considérations mécaniques et géométriques à énoncer le théorème suivant :

Dans un secteur circulaire, les droites qui joignent les extrémités de l'arc au centre de gravité du secteur divisent celui-ci en deux parties équivalentes.

---

(1) Le courage ne connaît pas d'obstacle.

(2) L'essai que j'ai vu était broché avec une feuille de ce papier de musique.

Partant de là, de Vausenville parvenait à une relation numérique entre le rayon du cercle et sa circonférence, et la quadrature du cercle se trouvait résolue. Mais ce théorème est inexact, ainsi qu'il est aisé de le vérifier.

L'ouvrage est précédé de deux épîtres, une préface et un avant-propos. Voici la première épître (la seconde est adressée au pape) :

Epitre aux Monarques de France, d'Europe et de la Terre

Sires,

« Vos Majestés sont les images de la Divinité en terre : c'est à vos soins généreux que l'Être suprême a commis le gouvernement du Genre humain, pour accomplir ses divins décrets, et encore pour faire éclater à sa gloire les merveilles que sa Toute-puissance a bien voulu créer dans la nature, pour le bonheur et la félicité de la race des hommes. »

« Le Ciel, dans mon partage, m'a fait la gloire, Sires, de m'accorder certaine mesure d'intelligence, que je crois avoir mis à profit dans la découverte de plusieurs choses difficiles, notamment dans les deux mentionnées dans cet écrit, utiles au Genre humain et importantes à la Physique. Elles ont résisté à l'adresse et à la sagacité de tous les grands Hommes, tant anciens que modernes. »

« Permettez, Sires, de vous en faire hommage : c'est un présent de l'Être suprême, qui a bien voulu se servir de ma voie comme d'un organe disposé par sa sainte volonté pour les révéler à l'Univers. C'est dans les mains sacrées de Vos Majestés que je les dépose pour en illustrer et accroître, s'il se peut, les connoissances

intellectuelles, et afin d'en faire part au Genre humain : elles peuvent servir à de grands desseins. Ce sont les étrennes que j'ai l'avantage de présenter au commencement de cette année 1778. »

« La grâce que j'espère, Sires, de Vos Majestés, en faveur de l'Humanité, est de vouloir bien recevoir ces Enfans de lumières sous l'égide de vos augustes Protections, afin de les faire examiner scrupuleusement, et par là les mettre à couvert des injustices et fomentations que produisent la rivalité, l'envie, la jalousie et l'intérêt toujours prêts à s'élever pour éteindre les connoissances intellectuelles. Les Nations béniront les mains bienfaisantes qui veillent en même tems à leur conservation et à les éclairer sur des choses par eux si longtems désirées. »

« Quant à moi, Sires, trop flaté d'être l'instrument dont la Toute puissance a bien voulu se servir en cette occasion, je ne désire que la paix, et d'être à couvert des traits de la jalousie et de l'injustice : c'est le premier fruit qu'un Auteur peut goûter. D'ailleurs je me croirai trop récompensé si je puis, par mon travail, mériter l'estime des Puissances et du Genre humain, et en même tems obtenir la permission de me dire avec le plus profond respect, Sires, de Vos Majestés, le très humble, très fidèle sujet et très soumis serviteur. »

De Vausenville avait donné une très grande publicité à son œuvre et l'avait envoyée, en France, aux Université, Collèges et Académies.

Malgré ces soins, l'Académie des Sciences écarta dédaigneusement l'ouvrage de De Vausenville, en se bornant à affirmer la fausseté des propositions de l'auteur. Celui-ci en fut outré, d'autant plus qu'on avait renvoyé son Mémoire à un Commissaire spécial de

l'Académie, chargé d'examiner les inepties, et nommé paraît-il « le Commissaire des Enfans perdus ». Il s'en plaignit vainement dans une longue lettre à d'Alembert, où nous relevons les détails suivants :

Un sieur *Coué*, inventeur d'un cuir à rasoir, fit approuver son invention par deux commissaires, alors que lui, de Vausenville, n'en a eu qu'un.

Charles V fit élever une statue à *Guillaume Bukel* (1), qui inventa l'art de saler et d'encaquer les harengs : que ne ferait-on pas pour le quadrateur du cercle ?

Les quadrateurs du cercle ont eu tous la manie d'exalter les avantages que tirerait le commerce de leur découverte. Voici ce que l'on trouve dans l'ouvrage susdit :

« Note du Censeur. — La quadrature du cercle n'a aucun rapport direct, ni indirect, avec les avantages du commerce : c'est la manie de tous les quadrateurs de vouloir le faire croire. »

« Réponse. — C'est la manie des anti-quadrateurs de vouloir faire croire le contraire, et d'assujettir les idées d'autrui à leur façon de dire. Mon Censeur eût parlé plus juste, s'il m'eût réduit à la nécessité de le prouver. »

On peut se demander aussi quels avantages pouvaient pousser tant de gens à rechercher la quadrature du cercle. La *Gazette de France* nous l'apprend : vers cette époque, un M. de Méley avait légué 50.000 écus pour sa découverte. De plus, le Trésorier de la Marine devait payer : 5.000 livres sterling à quiconque trouverait la

(1) Bukel, né en Zélande, est mort en 1397. On dit que pendant son séjour dans les Pays-Bas, Marie de Hongrie vint pour rendre hommage à la mémoire de l'inventeur manger un hareng sur sa tombe ?

manière de déterminer la longitude en mer, à un degré près; 7.500 livres à deux tiers de degré près et 10.000 livres à un demi-degré près. Chacun s'efforçait donc de cumuler les deux avantages, et de Vausenville ne s'en cache pas. L'exemplaire que j'ai vu porte les lignes suivantes manuscrites :

« Présenté à Sa Majesté Louis XVI, à la Reine et à la famille Royale le 6 août 1778, et aux Ministres. »

Enfin l'essai proprement dit se termine ainsi :

« Fait à Paris en France, l'an de J.-C. 1771, mis en ordre au Calvaire du Mont-Valérien, en l'année 1775, sous l'invocation du Saint-Esprit ».

L'usage s'introduisait donc à cette époque d'envoyer des livres aux professeurs comme hommage. Voici un autre document qui l'établit :

Dans les « Institutions mathématiques » de l'abbé Sauri (1777) on lit ceci :

« La considération que nous avons pour Messieurs les Professeurs de Philosophie, nous a porté à exiger de notre libraire qu'en faisant l'envoi de nos Institutions pour les différents Collèges de Province, il enverroit en même-tems gratuitement un exemplaire au Professeur pour lequel se feroit cet envoi, afin que Messieurs les Professeurs ne soient pas obligés d'acheter un nouveau livre à chaque nouvelle édition. »

L'exemplaire de cet ouvrage que nous avons eu entre les mains porte cette inscription :

Joannes Franciscus Barbot, studens in Collegio nannetensi. Die 4^{a} mensis 9^{bris} anni 1780 in logico.

CHAPITRE XXXV

Lettres à une jolie femme sur le cadastre.

(D. de V., 1814).

Lettres a une jolie femme sur le cadastre, écrites de Paris par le maire d'une commune de ses environs.

« En amour : triomphes, défaites,
Au théâtre : succès, revers,
Tout, jusqu'aux sciences abstraites,
Chez les Français se traite en vers. »

Ce petit in-18 de 84 pages, écrit facilement et avec clarté, avait évidemment été commandé à son auteur, D. de V., par le Gouvernement impérial. On lit en effet dans la préface :

« Souvent les maires et les habitants des campagnes qui ne savent pas au juste à quoi s'en tenir sur les résultats du cadastre, s'arment de défiance contre cette opération, reçoivent avec inquiétude les agents chargés de la faire, et fournissent aux experts des renseignements inexacts qui exposent ceux-ci à l'inconvénient d'achever des travaux établis sur des bases vicieuses et au désagrément de les recommencer. »

« Cet ouvrage, que sa brièveté, que les vers qu'il renferme engageront peut-être à parcourir de préférence à de longues instructions, éclaireront les propriétaires qui le liront sur les véritables intentions du Gouvernement, leur fera connaître les avantages réels